

Toi, mon enfant tu es toujours avec moi

Trois paraboles pour le prix d'une ! Jésus n'a pas peur de se répéter. Il connaît le point douloureux qu'il faut soigner en nous. Il multiplie alors les histoires pour nous décrire ce qu'il perçoit de son Père, ce qu'il connaît de Dieu à travers son expérience intime, et qui correspond à toute l'ancienne alliance.

Une brebis perdue, une drachme perdue, un fils perdu... Une humanité perdue au jardin d'Éden : *Adam où es-tu ?* Un frère perdu sous les coups de Caïn : *Où est ton frère Abel ?* Dieu a perdu quelqu'un et tente tout pour le retrouver, de Noé à David en passant par les patriarches et les prophètes. Et enfin dans le Christ, il ne cesse de nous redire patiemment : *Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi et tout ce qui est à moi est à toi.*

Toute l'histoire sainte ne nous fait entendre qu'un seul et même drame : l'angoisse de Dieu devant la perte de son plus précieux trésor puis sa joie des retrouvailles. Un seul et même appel qui se répète à travers les siècles mais aussi autant de fois qu'il y a d'hommes et de femmes sur la terre. Autrement dit, une seule et même histoire qui demeure unique pourtant, pour chacun de nous. L'unique brebis perdue lui fait oublier les 99 autres.

Mais si Dieu a le sentiment d'avoir perdu quelque chose, ou plus exactement quelqu'un, chacun de nous a un sentiment bien différent de son propre égarement. La brebis broutant tranquillement sans remarquer que le troupeau s'éloigne, ne se sent pas perdu avant un bon moment. Le fils prodigue se sent au mieux jusqu'à ce que sa panse soit aussi vide que sa bourse. Or, aussitôt rentré en lui-même, il sait retrouver le chemin de la maison du père. Alors qu'un enfant ou une brebis perdus ne savent plus se situer. Désorientés sans savoir où aller, très vite épuisés, ils sont paralysés par la peur de continuer car leur chemin pris au hasard semble sans retour.

Et puis il y a le fils aîné, qui ne se sent pas du tout perdu mais étranger aux sentiments du père. Il a bien l'impression d'avoir perdu quelque chose, pas quelqu'un. Il a perdu des biens, un droit, une part d'héritage. Tous ses repères, en revanche, sont bien en place, mais il a perdu la joie, et la paix aussi. Il est en colère, envieux et indigné.

Et enfin il y a Jésus qui vit, lui, dans la conscience d'être le Fils bien-aimé, premier-né à qui le Père a tout remis entre les mains. Chaque évangile souligne ce point de sa personnalité. Jésus le déclare ouvertement de différentes manières. *Le Père est toujours avec moi et demeure en moi et moi en lui. Tout m'a été remis par le Père* (cf. Mt 11, 27).

Et vous, où chacun de vous se situe-t-il ? A priori si nous célébrons ce matin cette liturgie, c'est que nous ne sommes pas en train de lorgner l'auge aux cochons avec envie. Qui pourtant n'a pas ressenti des pulsions honteuses qui le surprennent et l'humilient ? Et il n'est pas si simple de s'enfuir une fois entravé par ces chaînes dégradantes. Il faut alors longtemps répéter avec le fils prodigue cette phrase si magnifiquement illogique : *Père, [...] je ne suis plus digne d'être appelé ton fils.* Nous y reviendrons. Fidèles à la messe, nous nous identifions sans doute plus aisément au fils aîné, fidèle travailleur à la maison du père, mais envieux, indigné, triste et bougon, physiquement présent, affectivement insatisfait.

En réalité nous sommes tous plus ou moins un enfant perdu aussitôt que nous n'entendons plus ce que le Père nous répète inlassablement. Je suis perdu aussitôt que je ne m'appuie plus intimement sur celui qui me murmure dans sa tendresse : *Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi et tout ce qui est à moi est à toi.* Nous avons été créés, dans le Christ, de toute éternité, pour entendre ce doux murmure intérieur.

Sans lui notre cœur s'habitue au vide. Il erre au loin ou bien comme un étranger dans la maison du Père. Jamais rien ne pourra remplacer cette expérience qui est notre destinée ; notre destinée et en même temps à la source mystérieuse de notre conscience. *Toi, tu es toujours avec moi.* Nous n'existerions pas, nous ne respirions pas, nous ne penserions pas, si ce n'était en participant à la vie de Dieu. D'une certaine manière nous ne pouvons pas arracher notre part d'héritage pour aller exister loin de lui. Mais c'est à sa joie que nous nous arrachons, sa joie de nous faire partager son intimité. Quand nous revenons consciemment à la source de notre vie, quand nous entrons en nous-mêmes, nous reconnaissons immédiatement la présence généreuse qui ne cesse de nous affirmer sans reproche aucun : *Tout ce qui est à moi est à toi.*

Pourquoi est-ce si difficile alors de vivre en écoutant ce murmure du Père ? Parce que vivre dans la communion de Dieu suppose de ne plus accaparer exclusivement aucun bien. Vos biens matériels ? Ils sont à lui. Votre corps ? À lui ! Vos pieds, vos mains, votre tête... À lui ! Votre souffle ? *Tout ce qui est moi est à toi.* Chacune de vos pensées, le moindre de vos gestes : *Tout ce qui est à moi est à toi.* Et même toutes ses brebis sont les vôtres, tous ces frères en humanité mais en contrepartie, vos soucis sont les siens : *Ne crains pas, je suis toujours avec toi.*

Nous sommes trop habitués à la peur. Habitués et habités par la peur. Elle nous rend avides, compulsifs et agressifs souvent. Allons-nous enfin comprendre que nous sommes perdus loin de l'amour de Dieu ! Et si nous n'arrivons pas à décriper notre cœur ni nos mains, répétons le chant du retour : *Père, [...] je ne suis plus digne d'être appelé ton fils.* Répétons-le dans la confiance que cet illogisme vient de l'Esprit Saint. C'est déjà lui qui ose dire en nous : *Père-Abba. Père, [...] je ne suis plus digne d'être appelé ton fils.* Il s'agit donc de se répéter. Jésus invente mille histoires mais ne répète qu'une chose pour nous convaincre. Et l'Eucharistie est le chef d'œuvre de ses inventions. À nous de répéter, de garder ces paroles pour entrer dans la maison du Père, pour entrer dans sa joie de partager le plus intime de notre existence. *Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi et tout ce qui est à moi est à toi.*